

Beko

ou

La nuit du Grand Homme

Du même auteur

Bonjour le monde. Poèmes. L'Athantor, Paris, 1977

Traîne Galoche. Théâtre. Groupe Arthus, Saint-Etienne, 1981

L'Annamaria. Pièce radiophonique. France-Culture, 1985

Paroli. Théâtre. Théâtre Ouvert, Paris, 1986

La Visite. Théâtre. Unité de Création Théâtrale, Angers, 1990

Mita be tsy... Théâtre. Tuléar (Madagascar), 1995

L'île aux secrets. Scénario. Téléfilm, FR3, 1996

Le jour où j'ai failli... Théâtre UCT, Angers, 1998

Roman Vrac. Trilogie. Bibliothèque malgache, Antananarivo, 2007

Jean-Claude Mouyon

Beko
ou
La nuit du Grand Homme

Bibliothèque
malgache

© Bibliothèque malgache SARL, 2008

www.bibliothequemalgache.com

I

Eeeeeeeeeeho Il est parti le Grand Homme. Et réjouissons-nous car il est bien parti. Toi, Salafa, toi le fils, oui tu as su ouvrir la face Est de la case du Grand Homme, ton père. Toi, Salafa tu as rendu la route claire, à l'Est, et toi et nous, tous avons accompagné le Grand Homme, à l'Est, toujours à l'Est, jusqu'à la colline sacrée, celle des mille vivants, là où reposent tous les ancêtres. Ô, nommons-les ! Il y a...

Il y a une semaine que je suis au village de Rakoto. Le Grand Homme, son oncle, est mort depuis huit mois. Un soir, il est tombé. Il est tombé en guerrier, le Grand Homme. C'était ce fameux soir où les voleurs de zébus sont arrivés au village. Ils ont tiré des coups de feu et incendié une case. Celle du Grand Homme. Il s'est aussitôt précipité dehors, sa vieille sagaie à la main. Je le connaissais bien le Grand Homme, l'oncle de mon ami Rakoto. Souvent je suis venu dans le village. Et plus d'une fois il s'est rendu chez Rakoto, mon ami et mon voisin. Avec sa sagaie il a tué un voleur. Mais les voleurs de zébus n'ont que faire des sagaies. Une rafale de kalach' louée à un militaire aura eu raison du Grand Homme. Ensuite ils sont partis avec les zébus du village et deux filles. Il y a huit mois déjà. Puis les femmes ont lavé le corps du Grand Homme et les hommes sont partis dans le bush. Au-dessus du village il y a une colline où poussent de nombreux arbres. Du bois dur. Son nom importe peu. De

ce bois dont on fait les cercueils. Les femmes ont ensuite tissé des nattes en roseaux dont elles ont recouvert le corps du Grand Homme. Salafa, son fils, a ensuite porté le Grand Homme, son défunt père, et l'a déposé dans le cercueil avant d'en rabattre le couvercle sous le grand tamarinier devant l'assemblée des femmes au Sud et des hommes au Nord. Une assemblée de vieux, de femmes et d'enfants. Les jeunes gens et les hommes étaient partis avec leurs sagaies sur la trace des voleurs dans le bush. Cent zébus, la fortune et la fierté du village. Puis Salafa et ses fils ont préparé un mélange de tiges de patates douces et de terre de termitière pour sceller le cercueil. Deux jours durant le corps du Grand Homme a reposé dans le cercueil sous le grand tamarinier. Ensuite le corps a été transporté dans la case reconstruite. C'était il y a huit mois. Les astrologues du clan ont délibéré avec le conseil des sages où siégeait le Grand Homme. La date des funérailles fut alors fixée. C'était aujourd'hui. Maintenant c'est la nuit, la première nuit de la fête du Grand Homme.

Ô nommons-les, ceux de la colline des mille vivants. Il y a Rakoto, donnons-lui du tabac, et tante Razabe donnons-lui du tabac aussi, versons et buvons du rhum pour Dadabe et nous, sahiry, chanteurs de beko, louons le courage du bien aimé et regretté Zafera et vous les femmes ce soir il faudra aimer vos maris en souvenir du célèbre coureur de jupons qu'était Hery, dit Beau Gosse. Ô nommons-les tous ces ancêtres que le Grand Homme est parti rejoindre. Souvenons-nous de Madame dont le nom était Madame et qui fut mariée il y a longtemps à cet étranger qui s'appelait Monsieur et dont le nom était Monsieur. Tous des valeureux du clan Soamena. Nommons aussi...

On l'appellera Momo, un nom facile à retenir et qui ne coûte pas cher. Pas plus cher que la vie d'un homme, cette vie censée n'avoir aucun prix. Momo, dans la vie et

dans la ville, il est tireur de pousse-pousse. Un brave type pas plus voyou qu'un autre. Cette nuit, la nuit du Grand Homme, il est ici, dans la foule des vivants, venu chanter son mort, comme tout le clan, autour d'un grand feu. Impossible de le reconnaître et je ne suis pas venu ici pour ça. Rakoto vient de me le souffler à l'oreille, devant le grand feu où nous buvons en écoutant les sahiry. « Momo est là. » Rakoto, mon frère et mon ami, on venait juste enterrer notre mort, le Grand Homme. Mais Momo est là et on ne refait pas la vie d'un mort. Dans le noir de ces villages chaque ombre a un nom. Mais quand on est *vazaha*, étranger né avec l'électricité, très loin d'ici, bernique ! « C'est lui », il me dit Rakoto. Je regarde et je me dis que c'est impossible. Mais je n'y vois goutte dans la nuit. Momo, un brave mec, un type de l'extrême Sud, là où ne poussent que des *raketa*, cactus si l'on préfère, même le soleil en paraît désolé. Il s'en excuserait presque, le soleil, de nous voir aussi desséchés. « Là-bas dans la ville c'est riche, va mon fils, tu gagneras les zébus de mon tombeau », ainsi a dû lui parler son père. Et Momo a écouté, on écoute toujours son père. Le voilà donc devenu tireur de pousse-pousse, en ville, comme ses frères. Un métier de fille à côté de la vie là-bas, encore plus au Sud qu'ici, où les journées entre marteau et enclume se passent à courir au cul des zébus pour les emmener d'un point d'eau à l'autre, quand les saisons le veulent. Alors il débarque à Tuléar celui qui s'appellera Momo jusqu'à la fin de cette histoire et il devient tireur de pousse-pousse. Il se pose dans le quartier où nous habitons avec Boketra et Tamarine. Momo, même les jours où je n'ai pas un rond en poche, il me transporte jusqu'au centre-ville. « On verra plus tard, frère. » Momo et moi on a toujours vu plus tard. Souvent devant deux verres. Entre guerriers. Lui et sa sagaie. Moi et mon stylo. Peu importe, ma belle-mère est native du village du père de Momo. C'est compliqué à expliquer les histoires de famille dans ces contrées. On n'y pige rien, on est famille c'est tout. Momo est donc un

cousin, un vague truc dans ce genre-là. Rien ne pouvait donc arriver entre nous et surtout pas en cette nuit du Grand Homme.

eeeeeeeeeeho Souvenez-vous, ô vous grands de ce village, souvenez-vous de la vieille Célestine, celle qui fut la couturière du village mais qui ne savait pas coudre sa bouche. Ce soir elle danse et chante là-haut sur nos terrains de l'Est. Elle chante et danse pour celui qui fut son mari. Pour lui elle aura préparé du riz et bien d'autres choses encore. Et rions d'avance. Car le Grand Homme ne manquera pas de l'obliger à se taire. Et savez-vous comment ? En faisant comme par le passé. En s'enfuyant dans la case d'une autre. Ô rions de ces retrouvailles et vidons nos cuvettes.

Mon frère et ami Rakoto est là. On est venu ensemble avec nos femmes et nos enfants. Trois jours de taxi-brousse, un peu de charrette à zébus, pas mal de marche à pied. Des choses d'ici. Rakoto et moi on est voisins dans notre quartier en ville. Lui c'est le chef du quartier, le patron du village si vous préférez. Ici chaque quartier est un village. Mais pour le moment ce n'est pas ça l'important. Mon pote c'est Rakoto. Notre sang on l'a mélangé depuis longtemps. Depuis le jour où deux chèvres ont été sacrifiées pour laver une histoire d'ivrognes. On n'avait rien trouvé de mieux que de se foutre sur la gueule comme deux gamins. Après avoir décuité, deux jours plus tard, on est tombé dans les bras l'un de l'autre. Finies les conneries, qu'on s'est dit. Alors chacun a acheté une chèvre et dans notre cour commune on a scellé notre pacte et mélangé notre sang après s'être mutuellement tailladé le bout de l'index. La chose a été vérifiée, et s'il est besoin de le répéter, le sang de l'homme noir et celui de l'homme blanc est rouge. Avec ou sans alcool. Alors Rakoto m'a invité aux funérailles du Grand Homme, son oncle, celui que j'avais rencontré plusieurs

fois. C'est un immense honneur. Mais celui qu'on appellera Momo est là. Rakoto vient de me le souffler à l'oreille. Il l'a vu se faufiler entre deux cases. Et ça risque de gâcher la cérémonie.

Une main se pose sur mon épaule. C'est Tamarine. « Ils vendent du coca là-bas, tu peux m'acheter une bouteille ? » Oui ma fille, tout ce que tu voudras au cours de cette nuit qui appartient au Grand Homme. Aujourd'hui, les sahiry te racontent quel homme fut l'oncle de mon ami Rakoto, comment il a vécu. Ils te disent ses exploits, pareils à ceux de ton grand-père qui n'est pas du clan Soamena mais de la famille royale des Soabe, leurs alliés. « Va ma fille », je lui dis en tendant un billet et en pensant à cette sale discussion qu'il faudra avoir avec Momo.

Vidons nos cuvettes et remplissons nos ventres. Ô valeureux clan Soamena, dix zébus n'ont-ils pas été sacrifiés ce matin ? Et combien de chèvres ? Plus que les doigts de nos mains réunies. Et demain nous tuerons encore. Oui, le Grand Homme qui nous a quittés ne sera pas parti avec un ventre creux mais avec une besace bien garnie. De son vivant sa famille n'a jamais manqué de rien et il vous faut lui rendre aujourd'hui ce qu'il avait avancé hier, aussi vrai que pour lui le temps est désormais devenu le temps des dieux et qu'aucun n'a le droit de faillir aux désirs des immortels.

Celui-là je ne le connaissais pas, un *vazaha*, un étranger qui s'appelait Philippe. C'était un matin, je buvais ma bière sous la varangue du bar de Henri. Un matin comme un autre. Les hommes, assis sur le bord du trottoir, parlaient des morts du choléra. Les tireurs de pousse-pousse bâillaient sous le soleil. Les femmes revenaient déjà du marché. Un tas d'ordures brûlait dans une cour. Le choléra était donc arrivé jusqu'à nous. Plus de mille morts dans le pays et les premiers dans la ville.

Médecins du Monde, interdits de visite à l'hôpital. Des susceptibilités d'un autre âge. Âpre réalité. Devant cette première bière j'étais en train d'écrire un article sur une circoncision en brousse pour un magazine de La Réunion. Des *vazaba* il n'y en a pas beaucoup dans le quartier. Lui il arrive, assez grand, les yeux très clairs. Il se penche au-dessus de ma table. « C'est toi *vazaba* journaliste ? » Mon surnom, *vazaba journaliste*. Peu importe mon vrai nom. Il faisait beau, les femmes passaient dans la rue. Elles sont belles les femmes d'ici. La vie leur colle à la peau. Droites comme des i. Jamais assez de leurs deux bras pour porter en permanence leur progéniture plus le petit dernier qui dort dans leur dos enroulé dans leur paréo, qu'on nomme ici *lambaboany*, et la sempiternelle soubique qui trône sur leur tête. Les femmes de ma ville sont des femmes de brousse car ici toutes les ethnies du Sud sont représentées. On vit là, quartier par quartier, comme on vit au village. Je lève les yeux au moment même où l'ancien de la famille allait couper le prépuce de Miel avec la paire de ciseaux posée sur un cageot aux côtés d'un bout de coton et d'un verre de rhum. « Oui, c'est moi. – Mamy m'a conseillé de venir te voir. – Mamy ? Il y a trois mille Mamy rien que dans le pâté de cases. » Il sourit, visiblement prévenu que je ne suis pas très causant, surtout les jours d'écriture. Vrai, on était bien là-bas, mon stylo et moi, pour la circoncision de Miel. « Mamy, celui qui travaille dans l'hôtel à côté, l'hôtel des Bons Enfants où je viens de passer la nuit. » Miel pleure devant l'ancien, je m'en souviens comme si c'était hier. « Ici tout le monde nous connaît parce qu'on est repérables, tout blancs, mais nous on est loin de pouvoir connaître tout le monde. – Je peux te parler quand même ? – Assieds-toi », je lui dis en posant le stylo qui s'appropriait à circoncire Miel. « Je suis en vacances dans la région pour trois mois. » Je me souviens, sa bouche tremblait légèrement et ses yeux, très clairs, regardaient un autre paysage que notre désert. « J'attends de l'argent, un mandat, mais ça tarde. » Rengaine dans ce

pays. « Mamy m'a dit que tu pouvais m'aider. » Ben tiens ! Je fais des chroumes partout en ce moment, pas envie de me faire taper. « Voilà, j'ai un VTT, un stock de médicaments et un appareil photo à vendre. » Tout ça en pleine opération chirurgicale. Putains de ciseaux. Neuf gamins qui y passaient. Sous le tamarinier, là-bas, loin, au village, dans le clan des Soabe, là où je suis marié. Pas vraiment aux normes européennes les ciseaux. Le village non plus d'ailleurs. Mais on s'en foutait. Miel et ses huit cousins allaient devenir des hommes. On est neuf oncles avec chacun son neveu sur les épaules. Miel a deux ans, il est le plus jeune et passera en dernier devant les ciseaux de l'ancien. Avec son père et sa mère on lui a fait avaler un peu de rhum pour l'anesthésier. Ensuite la mère m'a confié Miel. « Pour les médicaments tu oublies. On ne vend pas les médicaments. Le VTT je connais un acheteur. L'appareil photo ça m'intéresse. » Il s'est assis avec son pote Mamy et il m'a raconté un peu sa vie. Les femmes continuaient à passer.

Ô, nos bouches venues de loin vous disent la vérité. Nous, les sahiry, les hommes du beko, les sans-femmes, les sans-beaux-pères, les sans-zébus, vous chantons l'exacte vérité. Oui, le Grand Homme était un Grand Homme et s'il nous a quittés c'est peut-être parce que nous étions devenus trop petits pour lui. Ô, valeureux de cette grande famille maintenant nous, nous les diseurs, les sahiry, nous les chanteurs de beko que personne ne veut et ne doit marier, nous les sans femmes, les sans-beaux-pères, les sans-zébus, pour quelques billets et des cuvettes de rhum, nous allons avec nos seules bouches, allons vous raconter la vie, l'histoire et les exploits du Grand Homme, de celui qui nous a quittés. Il est né du fils de Donné et de la fille de Rakoto, celui-là même que les Français avaient engagé dans leurs troupes pour participer à une grande guerre à des milliers d'heures de taxi-brousse des terres où paissent les grands troupeaux

des Soamena. Il est né d'une lignée de Grands Hommes dans la case de la vieille Rasoa sur les flancs de la colline des mille vivants.

Son père, le vieux Samosa, possédait soixante zébus et, tout enfant, celui qui deviendrait le Grand Homme, l'accompagnait déjà pour les ramener de la mare lorsque le jour tombait. Déjà tout enfant, le Grand Homme gagna sa première chèvre au jeu du tambour. Ô, cette histoire est vraie, c'est lui qui joua le plus longtemps sur la peau tendue à l'occasion d'un concours entre deux villages. Une journée entière il fit résonner le tambour sans discontinuer et l'emporta sur tous ses adversaires. Son oncle, le très sage Kily, lui a immédiatement offert cette chèvre accompagnée de ces paroles : La première pour trouver la seconde et la seconde pour gagner le troupeau entier.

À cette seconde je regarde le visage de Boketra, ma femme, la mère de Tamarine, au cœur du chœur des femmes. Elle frappe dans ses mains et scande avec les autres *le Grand Homme s'en est allé vers l'Est, nous avons balayé le chemin, nous l'avons accompagné, pour lui la route est claire et le chemin est propre...* Toute la nuit, et celle de demain et encore celle d'après-demain, Boketra va scander les mêmes paroles. Momo... la route des vivants est-elle toujours aussi claire ? Réponds, Momo ! À cette seconde, face au visage rayonnant de Boketra, au cœur du chœur des hommes du clan Soamena, je me demande ce qu'il m'a fallu vivre, ou ne pas vivre, pour arriver ici à Nulle Part Sur Rien. Je n'en sais fichtrement rien, j'ai tout oublié. Je suis simplement dans la nuit du Grand Homme, celui que nous venons d'accompagner sur la colline des mille vivants ce Vendredi 31 Décembre 1999 et dont les sahiry, les hommes de beko chantent les louanges à quelques heures de cette fameuse année de tous les dangers, de toutes les prédictions catastrophiques. Non, la Croix du Sud ne semble pas vouloir se casser la gueule et le visage

de Boketra rayonne toujours aussi intensément. Reste le cas Momo. Comment faire ? je me demande à cette seconde alors que Tamarine, in habituée aux coutumes d'Soamena me demande pourquoi la route est claire. « L'oncle que nous avons accompagné là où va être érigé son tombeau habite désormais à l'Est du village. Tout est Est pour les ancêtres. Pour que le voyage de son âme se fasse dans les meilleures conditions, nous avons ouvert la face Est de sa case et balayé le sol jusqu'au grand tamarinier. Les femmes ont chanté pour ouvrir la voie. Voilà, la route est claire pour qu'il rejoigne sans encombre sa nouvelle demeure. – Il y a de l'eau chez lui ? – Comme ici, très peu, juste ce qu'il faut. – Je veux dire, avec un robinet ? » Elle rit de sa bonne blague. Tamarine...

Ô, ne cessez d'ouvrir vos oreilles tandis que nos bouches continuent à vous dire qui fut votre ancêtre. À huit ans, celui qui ne tarderait pas à devenir le Grand Homme possédait déjà huit chèvres et deux ans plus tard il pouvait en compter presque cent. Oui, il serait un Grand Homme. Un jour, ô pleurons-le, le vieux Samosa, son père, vint à mourir. Son oncle, Arsène le sage, l'emmena avec lui au conseil. Les vieux lui expliquèrent qu'il devenait maintenant un homme, responsable de sa mère et de ses deux frères et sœurs, qu'il devait cesser les concours de tambours et vendre ses chèvres pour acheter des bœufs. Alors, oui il deviendrait un homme car il n'existe pas d'hommes Soamena sans bœufs.

Belle et douce, Tuléar est toute en couleur et en musique, posée sur le sable. Pauvre et déguenillée c'est vrai, mais ruisselante de gaieté et de sourires. Elle héberge toutes les races du soleil. Momo en est. Mais qu'est-ce qui lui a pris à ce con-là ? Ici tout se magouille mais en chuchotis, derrière les cases, dans l'ombre lépreuse des gargotes, entre les allées de cactus, sous un tamarinier, oui tout se magouille et se négocie, la revente d'une bicyclette,

l'arnaque sur un terrain qui n'appartient à personne, la commission sur un cageot de bières à refiler vite fait, des choses comme ça, les fausses Benson, la moto du cousin, le quotidien, des trucs de pauvres mais pas la mort. Tu es un sale con, Momo. Et cette nuit tu es là, Rakoto vient de me le souffler à l'oreille. Et tu sais que je suis là. Et tu sais que je sais. J'ai la colère qui monte, la haine peut-être et peut-être même pas la haine contre toi, Momo, la haine contre une bande de bandits venus tout dégueulasser. Des fils de putes qui ne voient qu'un profit à tirer de ce pays qui n'a déjà plus que la peau sur les os, des fils de putes, je me dis et me répète devant le feu allumé au milieu du village en cette nuit du Grand Homme. C'était pas prévisible la présence de Momo. De sales pilleurs et des pères de personne, oui, qui n'ont rien compris, qu'on ne verra jamais en brousse venir partager avec d'autres le simple plaisir d'être là, loin de tout mais au cœur du monde tout de même, pour partager le simple plaisir de vivre avec une communauté et ses coutumes. La colère monte, elle redescendra, Momo...

eeeeeeeeeho Mais comment continuer à vous raconter l'histoire du Grand Homme si nos gosiers sont secs, si nos estomacs sont vides et si nous n'avons pas d'herbe à fumer ? Les gens de Soamena seraient-ils aussi avares que le ciel censé nous jeter sa pluie ?

Le *vazaha* il s'appelait Philippe et Miel avait toujours son prépuce au bout du stylo maintenant posé sur la table. Notre discussion, notre rencontre n'aura pas dépassé une demi-heure. Philippe vient d'arriver à Madagascar. Il habite Gap. Il me raconte, je ne demande rien. La vie des gens, tout ça, parfois je me dis que je suis tout en tiroirs et que j'ai jeté les clefs. Il continue, ancien éducateur, chômeur en fin de droits, une fille. Trois ou quatre fois au cours de cette demi-heure il me dit qu'il a une fille. Maintenant je comprends où ses yeux si clairs regardaient.

Il parle beaucoup et pose plein de questions. Un peu trop. Philippe, quelque chose me dit qu'il n'est pas venu là seulement pour faire du tourisme. C'est clair, il voudrait goûter à l'aventure tropicale. Mais il s'y prend comme un manche. Surtout depuis l'instant où il me crache le morceau. Saphir ! La messe est dite, Philippe, un paumé de plus ? À cet instant, c'est curieux, je pense à sa fille. Le saphir, une saleté, un poison, la chienlit du Sud désormais sali. Combien de morts déjà ? Ils sont tous là, Thaïlandais, Sri Lankais, Chinois et paysans crève-la-faim de la région qui ont déserté leurs champs pour venir creuser des trous avec leurs dents. Alors maintenant ça débarque de Gap, comme si les Alpes de Haute Provence c'était si moche que ça. Philippe, il rêve. Un VTT, un sac de médicaments et un appareil photo, ça vaut pas cher l'existence d'un homme.

Alors toute la région a déliré. Ilakaka... Cinq ou six cases posées sur les rives d'un cours d'eau le long de la nationale. Un symbole de vie dans un désert d'aloès, de palmiers medemia et d'herbe rase. Il aura suffi qu'un étudiant en géologie y découvre une veine de saphir pour que la nouvelle se transforme en une traînée de poudre. Ilakaka n'est plus qu'une poubelle, un réservoir à délinquants internationaux et 80 000 habitants qui vont avec. En plein désert, une vraie fausse ville qui n'existe sur aucune carte, sans mairie ni rien. Anarchie-Ville. Pas cette bonne vieille anarchie qui nourrissait nos rêves d'adolescents, non, celle qui les détruit, cette dégueulasse réalité du crime et du profit. 80 000 habitants en un an et demi. Pas tous des tueurs, plein de braves types fatigués de voir leur bétail crever et leurs récoltes de riz se faire bouffer par les sauterelles dans un bâillement général alors qu'un Eldorado dormait sous leurs pieds. Y'aura qu'à creuser, qu'ils leur ont expliqué ces riches capables de louer des hôtels entiers, de payer d'onéreux gardes du corps, de rouler en 4x4 flambants neufs et de promener leurs putes de luxe le soir dans des restaurants où les

restes jetés, ou revendus, dans les poubelles c'est déjà un repas de Noël. Alors les pauvres ont rêvé. Mais les pauvres n'ont jamais compris que l'argent c'est pour les riches et que la folie c'est pour eux. L'homme, ce défaut du temps. Histoire de rendre les pauvres un peu plus fous, les riches leur ont donc fait creuser des trous. Et Philippe, tout à son désespoir était candidat. Momo aussi. Momo qui ne tarderait pas à arriver.

Et celui qui vendit ses cent chèvres pour acheter dix zébus atteindrait bientôt l'âge d'homme. Pour lui sonnait le moment de songer à prendre une femme. Ô, heureux hommes du clan Soamena, elles sont belles vos femmes. Il n'y a qu'à voir leurs mères. Belles et travailleuses. Or, il n'en manquait pas de ces chevrettes qui tournaient autour de celui qui sans le savoir allait devenir le Grand Homme et qui depuis longtemps avait troqué le jeu enfantin du tambour contre celui, plus glorieux, de la danse et du maniement de la sagaie. Ne croyez pas qu'il ne prêtait pas attention à toutes ces belles chevrettes mais Grand Homme avait pour principal souci de doubler son troupeau. Dix zébus de plus ont toujours donné une femme dix fois plus belle se disait-il. N'avait-il pas raison ? Lequel d'entre vous, parmi cette assemblée d'alcooliques et de bavardes, oserait dire le contraire ? Oh nous voyons bien que subitement vous faites silence. Alors continuez à garder vos oreilles grandes ouvertes car l'histoire du Grand Homme va prendre naissance dans ce qui va suivre. Un jour, alors qu'il traversait la colline des mille vivants pour se rendre dans son champ de manioc et qu'il, ô écoutez bien, et qu'il, cessez de taper dans vos mains vous les femmes, et qu'il observait une quinzaine de pintades dansant bêtement autour d'un point d'eau, ce jour à l'aube, ô vous enfants asseyez-vous et faites cercle pour entendre la mémoire de vos pères tout comme le futur Grand Homme ce jour-là, à l'aube naissante, au moment précis où ramassant un caillou il s'apprêtait à

assommer une pintade, mais cessez ce vacarme jeunes hommes et jeunes filles et écoutez plutôt la voix qu'entendit à cet instant précis futur Grand Homme...

Puis Philippe est parti vendre son VTT en compagnie de Mamy chez le Chinois dont je lui avais filé l'adresse. On s'était fixé rendez-vous le soir au même endroit, chez Henri. Il devait me montrer son Minolta. Voilà, j'allais enfin retrouver mon coin de brousse avec le stylo afin d'expliquer aux lecteurs de La Réunion comment on cisaille la bite d'un gamin dans nos régions. L'ancien est assis sur une chaise, face à l'Est. Je lui présente Miel, le plus jeune et donc le dernier à couper. La tension alentour est totale. Voilà trois jours et trois nuits que nous buvons et mangeons. Le village est en transe. Dans un coin, les vieilles continuent à tresser les fils de coton que l'on met dans les cheveux des filles pour qu'elles soient fécondes. Miel hurle tandis que je m'assieds en face de l'ancien en lui présentant le petit zizi. L'ancien se saisit des ciseaux. En tant qu'oncle c'est ma première circoncision, peur de tourner de l'œil. Mais tout va très vite. L'ancien tiraille deux ou trois fois le prépuce et d'un seul coup il coupe le petit bout de chair molle. Miel pleure mais il y a plus de peur que de mal. L'ancien nettoie la petite bite avec un bout de coton imbibé de rhum. Voilà, l'affaire est faite. Je reprends Miel à moitié évanoui et le remets dans les bras de sa mère, une tante de ma femme, mais c'est compliqué à expliquer toutes ces histoires de famille où personne n'y comprend rien, qui le ramène à la case en chantant avec le cortège des femmes *Miel est devenu grand, Miel est devenu grand*. Bientôt la cérémonie sera terminée. On emmène un fusil à l'ancien qui introduit un à un les prépuces dans le canon avant de les envoyer paître à l'Est chacun leur tour. Le dernier coup tiré signale la fin de la cérémonie et le village du clan des Soabe retrouvera bientôt sa tranquillité. Ce n'est pas le cas à cette minute dans celui des Soamena.